

Livres de fleurs
du XVI^e au XX^e siècle
dans les collections de la Bibliothèque
Universitaire Moretus Plantin

Nouvelle édition augmentée d'illustrations en couleurs

Anne-Marie Bogaert-Damin et Jacques Piron

Bibliothèque Universitaire Moretus Plantin
Namur - 2018





Sommaire

Avant-propos p. 7

Préface p. 8-9

Introduction p. 10-15

Les débuts p. 16-19

Le XVI^e siècle p. 20-43

Le XVII^e siècle p. 44-57

L'âge d'or de l'illustration botanique 1730-1850
p. 58-111

La tulipe et les techniques de gravure et d'impression
p. 112-133

L'orchidée p. 134-145

La fougère p. 146-155

Conclusion p. 156-157

Bibliographie p. 158-159

The night blowing cereus [Cactus] (THORNTON, *Temple of flora* [...], 1807)



Introduction

Parmi les richesses de notre réserve précieuse, le fonds des livres illustrés de botanique est particulièrement remarquable. Des éditions rares, la plupart finement illustrées, couvrent toutes les périodes importantes de l'histoire de l'illustration botanique, du XVI^e au XX^e siècle. Cette collection prestigieuse est issue de la réunion de la bibliothèque botanique du Père Bellynck, du don généreux du Comte E. de Limminghe et de celui plus récent de Louis Empain.

Le Père Auguste Bellynck (Bergues 1814 - Namur 1877), vicaire dans une paroisse proche de Lille puis à Dunkerque, passa en 1840 au noviciat des R.P. Jésuites à Tronchiennes. A partir de 1843, il devint professeur à la Faculté des sciences du Collège Notre-Dame de la Paix de Namur. D'abord chargé d'un cours de zoologie puis de botanique et de minéralogie, ses préférences allèrent toujours à la botanique, matière dans laquelle il se distingua. Il publia les résultats de ses recherches dans les *Bulletins* de l'Académie de Belgique, dans ceux de la Société royale de botanique de Belgique et dans les *Annales de la Société scientifique de Bruxelles*. Son œuvre la plus importante est la *Flore de la province de Namur* parue en 1855. Son *Cours de botanique* fut pendant quelques années le seul traité de botanique complet publié en Belgique. L'Académie de Belgique le nomma en 1865, membre correspondant et, en 1870, associé étranger. Au fil de ses années d'enseignement, il avait réuni à Notre-Dame de la Paix une bibliothèque botanique d'une grande richesse.

A celle-ci vint s'ajouter une grande partie des collections d'un de ses anciens élèves, le Comte Alfred de Limminghe, donnée aux Facultés par le Comte E. de Limminghe son père.

Le Père Bellynck relate ce don généreux : *"Monsieur le Comte E. de Limminghe, après la mort de son fils Alfred (tué à Rome le 17 avril 1861) me fit appeler et m'autorisa à choisir dans la bibliothèque de ce jeune homme les ouvrages qui pouvaient me convenir. Il voulait en cela satisfaire au dernier désir manifesté par son fils avant son départ et reconnaître en même temps les services que je lui avais rendus pendant plusieurs années"*.

La collection botanique rassemblée au Château de Gentinnes par Alfred de Limminghe était une des plus belles de la Belgique du XIX^e siècle*. Elle était composée d'une bibliothèque de manuscrits et d'ouvrages précieux, la plupart magnifiquement illustrés, et d'un herbier important de plus de 46.000 espèces. Une grande partie de celui-ci fut acquise par le Jardin botanique de Bruxelles.

Le Comte Alfred de Limminghe (Bruxelles, 1834 - Rome, 1861) termina ses humanités au Collège Notre-Dame de la Paix à Namur. Au contact du Père Bellynck, qui fut son professeur, naquit sa vocation : il se plongea passionnément dans l'étude des plantes. Il publia en 1857 le catalogue des mycètes observés dans une région du Brabant wallon pendant les années 1855, 1856 et 1857 sous le titre *Flore mycologique de Gentinnes*. Il est aussi l'auteur de plusieurs communications parues dans *L'illustration horticole* et dans *La Belgique horticole*. Outre la correspondance amicale et scientifique qu'il entretenait avec le Père Bellynck, il était en relations épistolaires suivies avec les grands botanistes de l'époque tant en Belgique qu'à l'étranger**. En 1856, on donna son nom à une orchidée nouvelle : l'oncidium *Limminghei*.

* Une description sommaire en est faite dans *La Belgique horticole*, t. IX, 1859, p. 11-16.

** Sa correspondance avec le Père Bellynck est conservée dans les archives de la Bibliothèque Universitaire Moretus Plantin.



Le Comte Alfred de Limminghe

En 1860, il s'enrôla dans le régiment des zouaves pontificaux. Blessé une première fois lors de la bataille de Castelfidardo, il revint en Belgique puis repartit pour Rome en 1861. Ce second séjour devait lui être fatal. Blessé d'un coup de revolver pendant la soirée du 16 avril, il succombait vingt-huit heures plus tard à ses blessures. Les motifs de cet assassinat restèrent mystérieux.

Sa bibliothèque était remarquable. Lui-même en disait : *"On va vendre, dans 2-3 mois la fameuse Bibliothèque des Jussieu. C'est fort beau, mais j'aime tout autant la mienne ..."*.

Il continuait d'ailleurs à l'enrichir régulièrement à l'occasion de voyages, de ventes qui lui étaient signalées tant en Belgique qu'à l'étranger. Connaissant son goût, on lui proposait des pièces qui complétaient ses collections. Lui-même, lorsqu'il trouvait des exemplaires supérieurs en beauté ou en rareté, effectuait des échanges. Ainsi, il revendit son exemplaire du *Botanical Magazine* à Londres pour acquérir celui, non rogné, de la collection de l'entomologiste Robyns mise en vente à Bruxelles.

Plus récemment, en 1951, le Baron Louis Empain fit don de plusieurs périodiques et livres illustrés de botanique qui complétaient encore le fonds.

Louis Empain (Bruxelles, 1908-1976) s'intéressa surtout à l'aspect social dans la gestion du groupe industriel familial. Fondateur de *Pro Juventute*, il se consacra entièrement aux enfants et à la jeunesse. Il créa également l'association et les éditions *Art, Vie, Esprit*.

Revue Horticole



A. Nicolson, del.

Chromolith. G. Severeyne.

Begonia Comte Alfred de Linnuinghe.

Revue horticole, 1871,
face à la p. 351

La collection ainsi formée est prestigieuse et comporte plusieurs exemplaires rarissimes voire uniques. Seule une sélection des plus beaux livres de fleurs est présentée ici. Restent dans la collection encore des livres consacrés aux fruits ou à des sujets spéciaux tels que les mousses, les champignons ...

Aussi avons-nous voulu dépasser la seule présentation des œuvres exposées : les pièces de notre fonds seront décrites mais aussi insérées dans une histoire de l'illustration botanique du XVI^e au XX^e siècle.

Viennent ensuite quelques thèmes : la tulipe, la fougère et l'orchidée. Ces plantes éveillèrent toutes trois de vives passions à l'un ou l'autre moment du temps passé. Les techniques de gravure et d'impression utilisées pour l'illustration de livres de fleurs seront expliquées à travers la tulipe et ses représentations.



Ex-libris d'Alfred de Limminghe

Les notices catalographiques des livres, rédigées d'après les principes de l'ISBD(A), sont suivies de la cote de ceux-ci à la Bibliothèque Universitaire Moretus Plantin et du numéro de référence à la bibliographie établie par Claude Nissen (*Die Botanische Buchillustration : ihre Geschichte und Bibliographie*. Zweite Auflage, Stuttgart : A. Hiersemann, 1966).



Uvaria purpurea (BLUME, *Flora Javae* [...], 1849, vol. Anonaceae, pl. 1)

Karl Ludwig Blume (1796-1862), Hollandais de naissance, fut directeur du jardin botanique de Buitenzorg (Bogor) à Java, un des plus beaux et des plus anciens jardins botaniques de l'Asie du Sud-Est. Il publia une flore de Java qui ne fut jamais terminée (47).

47. BLUME (Karl Ludwig)

Flora Javae, nec non insularum adjacentium / auctore
Carolo Ludovico Blume In-folio

Anonaceae, schizandreae, magnoliaceae, dipterocarpeae,
juglandaeae Lugduni Batavorum [i.e. Leiden] : impensis
auctoris, 1849

[206] p., [75] f. d'ill. [6] dépl. en coul. - Ex-libris

A. de Limminghe

R19C0012/02

Les dessins et lithographies sont de J. Vivien.

La mode était alors à ce que les Anglais appellent «*sentimental flower books*». Ce genre connut beaucoup de succès au XIX^e siècle. Parmi ceux-ci retenons *Les fleurs animées* (1847) de Grandville.

Jean Ignace Gérard (1803-1847), il signait J.J. Grandville, s'adonna d'abord à la miniature puis se lança à Paris dans la gravure satyrique. Il illustra les chansons de Béranger, les fables de La Fontaine, enfin *Les fleurs animées* (48).

48. GRANDVILLE (Jean Ignace Isidore Gérard, dit)

Les fleurs animées / dessins par J.J. Grandville, gravés
sur acier par C. Geoffroy ; introd. par Alph. Karr ;

texte par Taxile Delord. Et Botanique et horticulture des
dames / par le Cte Foelix

Paris : G. de Gondi, 1847

364, IV, 132 p., [53] f. d'ill. ; 28 cm

Les 51 premières planches sont coloriées

R19B0008

Les dessins de Grandville ont été gravés sur acier par Ch. Geoffroy. Chaque fleur a figure humaine. Les illustrations, coloriées, baignent dans une atmosphère féérique.



GRANDVILLE,
Les fleurs animées,
 1847, titre gravé



Bleuet et coquelicot (GRANDVILLE, *Les fleurs animées*, 1847)

Pour en terminer avec le XIX^e siècle, citons encore de Hooker *Illustrations of Himalayan plants* (1855) dont les dessins sont l'œuvre de Walter Hood Fitch (1818-1892) dernier grand dessinateur et lithographe de fleurs.

Au XX^e siècle, dans la production imprimée en couleurs, seul le *Genus Rosa* (49) de Ellen Willmott (1857-1934) soutient la comparaison avec les chefs-d'œuvre que nous avons découverts au cours des siècles.

Cette dernière était alors une des plus grandes figures du jardinage : elle employait 104 jardiniers et ne cultivait pas moins de 100.000 espèces et variétés différentes de fleurs.

49. WILLMOTT (Ellen)

The genus rosa / by Ellen Willmott ;
drawings by Alfred Parsons

London : J. Murray, 1914

2 vol. : ill. en noir et en coul. ; 40 cm

Ex dono L. Empain, 1951

Vol. I : Parties I à XII (XVI, XXVII p., P. 1-244,
[66] f. d'ill. en coul. - Glossaire

Vol. II : Parties XIII à XXV (P. 245 à 551, [81] f. d'ill. en
noir et en coul.). - Index général et index bibliogr.

R20C0002/01-02, Nissen, 2166

Y sont répertoriées 130 espèces et variétés. Cet ouvrage est devenu un ouvrage de référence pour les roses sauvages. On en tira seulement 1.000 copies. Unanimement, les spécialistes de l'histoire de l'illustration botanique reconnaissent que les couleurs des chromolithographies, les verts notamment, sont pâles si on les compare aux dessins originaux réalisés par Alfred Parsons. Ce livre marque la fin de la tradition du grand livre de fleurs.

L'influence des procédés de reproduction photomécanique sur l'illustration botanique au XX^e siècle est aussi importante que celle de la lithographie au XIX^e siècle. La photolithographie (1855) permit de reporter le dessin sur la pierre au moyen de la photographie, puis la pierre fut remplacée par une plaque de zinc (photogravure).



Rosa microphylla (WILLMOTT, *Genus rosa*, 1914, pl. 44, p. 135)

La reproduction des couleurs fut améliorée grâce à la trichromie et la photo-sélection des couleurs. La beauté des planches ne dépend plus d'un artiste mais de la technologie. Les rehauts de couleurs à la main sont d'un autre âge.

Au XX^e siècle, on ne publia plus guère de livres du luxe et de la splendeur de ceux que nous venons de décrire. Au cours des vingt dernières années, seule l'Afrique du Sud produisit un grand nombre de beaux livres illustrés de botanique. Une flore riche et une clientèle aisée expliquent cette exception.

L'art de l'illustration survit dans le monde des jardins botaniques, des universités et des sociétés savantes qui y sont associées.

La photographie en couleurs est par ailleurs de plus en plus utilisée pour illustrer les livres de botanique, pour immortaliser les plantes découvertes lors d'expéditions scientifiques. Mais pour représenter des détails botaniques, comme des dissections de fleurs, le dessin reste sans rival.

Dans les dernières années, deux tendances artistiques méritent d'être soulignées. L'une laisse à nouveau l'artiste s'exprimer par le dessin (50).



50. *An Irish florilegium : wild and garden plants of Ireland / 48 watercolour paintings by Wendy Walsh ; introd. by Ruth Isabel Ross ; notes on the plates by Charles Nelson London : Thames and Hudson, 1983*

224 p. : nombre ill. en coul. ; 36 cm + index

Bibliogr.

ISBN 0-500-23363-2

R20C0003

Dans ce florilège irlandais, Wendy Walsh dessine à l'aquarelle 48 planches, toutes en détail et en finesse. La production imprimée est de qualité : le coloris reste frais et vivant. L'utilisation de moyens électroniques en photogravure a permis un perfectionnement tel de l'impression en couleurs qu'il ne subsiste plus guère de différence entre l'original et sa reproduction.

D'un autre genre est la création de formes neuves à l'aide de la gravure sur linoléum (51).

51. EVANS (Henry Herman)

Botanical prints, with excerpts from the artist's notebooks / Henry Evans ; foreword by Wilfrid Blunt

San Francisco : W.H. Freeman, cop. 1977

64 p. : ill. en noir et en coul. ; 31 cm

ISBN 0-7167-0192-8

R20B0001

Cette technique se rapproche de celle de la gravure sur bois mais le matériau utilisé est neuf. Henry Evans reste soucieux du détail botanique.

Ces œuvres remarquables montrent que, dans la tradition comme dans la création, la voie reste ouverte pour de grands illustrateurs de fleurs.

Paeonia « Anne Rosse » (An Irish florilegium [...], 1983, pl. 23)



Iris hybrid
(EVANS, *Botanical prints* [...],
1977, p. 17)

La tulipe et les techniques de gravure et d'impression



*Moi, je suis la tulipe, une fleur de Hollande,
Et telle est ma beauté, que l'avare Flamand
Paye un de mes oignons plus cher qu'un diamant
Si mes fonds sont bien purs, si je suis droite et grande.*

*Mon air est féodal, et comme une Yolande
Dans sa jupe à longs plis étoffée amplement,
Je porte des blasons peints sur mon vêtement,
Gueules fascé d'argent, or avec pourpre en bande.*

(Théophile Gautier)

La tulipe, inconnue en Europe il y a quatre cents ans, est originaire de Turquie. De toutes les plantes bulbeuses, elle fut la plus recherchée, la plus cultivée aussi. Actuellement, par suite des efforts incessants d'hybridation, il en existe plus de 4000 variétés réparties en 15 classes différentes. Toutes les espèces proviennent de l'Europe, du nord de l'Afrique, de toute l'Asie tempérée occidentale et centrale, surtout des régions montagneuses de l'Asie Mineure : la Perse, le Caucase et le Turkestan. La plupart des tulipes modernes descendent du type fleur de lis, aux pétales pointus que les Turcs cultivaient et admiraient avant nous.

Ogier Ghislain de Busbecq envoyé en 1554 par Ferdinand I^{er} d'Autriche comme ambassadeur auprès de Soliman le Magnifique découvrit cette fleur en Turquie. Le nom de Tulipam qu'il lui donne dans son récit vient sans doute d'une confusion due à son interprète qui compara cette fleur, appelée en turc *talé*, à un turban (*dulban* en turc). Celui-ci offre en effet une certaine ressemblance avec une fleur de tulipe aux pétales fermés. Busbecq en acheta quelques bulbes qui lui «*coûtèrent fort cher*» : les Turcs dépensaient déjà des sommes considérables pour acquérir des variétés rares.

Rentrant à Vienne après une première négociation en 1555, Ogier de Busbecq emmena des semences, et sans doute aussi des bulbes de tulipes, pour orner les jardins impériaux. Les tulipes apparaissent alors en Europe du Nord. La première représentation est due à Konrad Gesner dans son *De Hortis Germaniae Liber*, paru en 1561. La renommée de cette fleur s'étend. Les Fugger en cultivaient à Augsbourg en 1561, et l'année suivante, un marchand d'Anvers recevait un «cargo» de bulbes en provenance de Constantinople. De Flandre, la tulipe fut introduite dans ce qui allait devenir sa terre de prédilection : la Hollande.

Charles de l'Ecluse raconte qu'il reçut des semences de Busbecq en 1573, il les mit en culture et obtint quantité de tulipes. Lorsqu'en 1593 il quitta Vienne, où il était maître des jardins impériaux, pour prendre un poste à l'Université de Leyde, il emporta avec lui sa collection de bulbes.



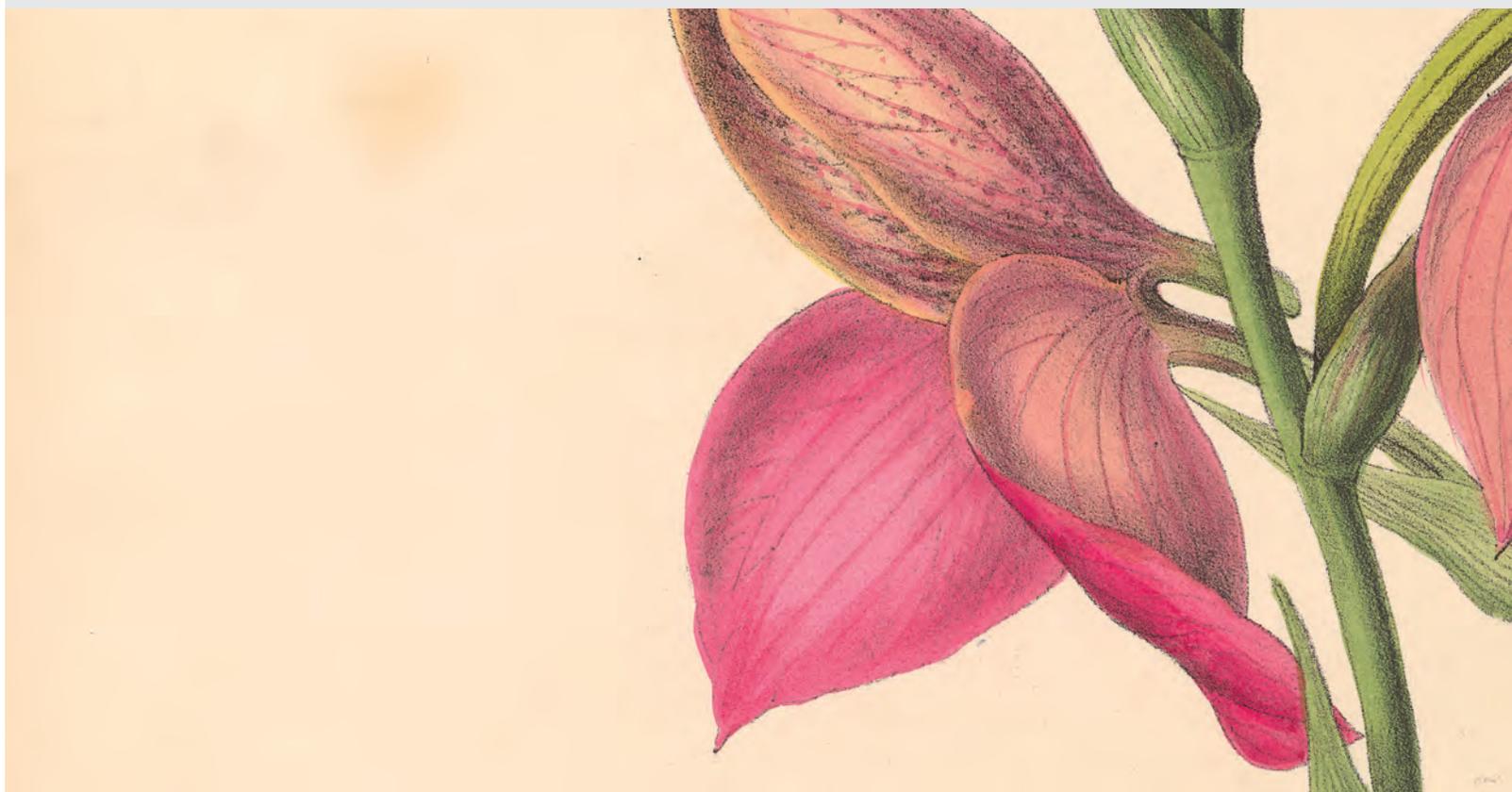
Première illustration connue de la tulipe en Europe occidentale (GESNER, *De Hortis Germaniae Liber* [...], 1561)

A Leyde, la demande était telle que de l'Ecluse décida de demander des prix exorbitants. L'irréparable arriva. Des plants furent volés la nuit dans son jardin, ainsi la culture des tulipes put se répandre largement dans les dix-sept provinces.

L'orchidée

L'orchidée a toujours fasciné plus que toute autre plante. Sa beauté n'a d'égale que son extravagance. En raison de sa nature extraordinaire, le charme qu'elle exerce n'est pas près de disparaître. Elle constitue actuellement la famille la plus importante et la plus diversifiée de plantes à fleurs. La famille des orchidacées comprend environ 30.000 espèces connues, elles-mêmes divisées en 88 sous-espèces et 660 genres. Aucune autre plante n'a donné naissance à d'aussi nombreux hybrides. Plus de 75.000 hybrides artificiels ont été enregistrés au cours des 125 dernières années, et plusieurs centaines s'y ajoutent chaque année. Elle est répandue dans le monde entier : on en trouve sur les dunes et dans les marais

des régions tempérées comme dans la toundra désolée au-delà du cercle arctique, au niveau de la mer comme à plus de 4.000 m d'altitude. Il existe même trois espèces australiennes dont la croissance est souterraine. Certains pensent que l'orchidée est une plante fragile réclamant des soins intensifs. Rien n'est plus faux. En réalité, bien que les fleurs paraissent délicates et qu'elles aient souvent besoin de conditions particulières pour s'épanouir, ces plantes sont très résistantes et robustes.



C'est avec Confucius (551-479 av. J.-C.), philosophe chinois, que commença l'histoire des orchidées lorsqu'il dit : « *entrer en contact avec des hommes bons, c'est pénétrer dans une chambre remplie de fleurs de lan* » : La fleur de lan n'était autre qu'un *Cymbidium ensifolium*. Un siècle plus tard paraît le premier texte européen dû à Théophraste (372-285 av. J.-C.). On trouve dans ce texte le terme « orchis » utilisé par celui-ci pour désigner des orchidées. Au XVIII^e siècle, ce mot servit à leur donner leur nom de famille : orchidacées. Au Moyen Âge, les orchidées furent désignées sous le vocable Satyrion. Utilisés comme nourriture, les tubercules devaient donner à l'homme une puissance de satyre !

Léonhart Fuchs dans son *De Historia Stirpium* (1542) donne une représentation déjà détaillée de l'orchis. Dodoens dans son *Cruydeboeck* (1554) consacre plusieurs pages à la description de ces plantes dans un chapitre appelé *Dan Standelkruyt*. D'autres auteurs de l'époque, Matthias de l'Obel, Charles de l'Ecluse les décrivent également et les représentent sommairement.





CATTLEYA GUTTATA VAR. LEOPOLDII, Hort.

Illustration ad. nat. in. p. 100. 1860. K. 10.

(LINDEN, *Pescatorea: iconographie des orchidées*, 1860, pl. 39)

La fougère



La fougère est à la fois la plus connue et la plus négligée des plantes. Il existait des fougères indigènes, mais les premières espèces exotiques, au nombre de deux, furent apportées en Angleterre de Madère en 1699 ; 37 autres espèces furent ramenées des Antilles en 1795 par le Capitaine William Bligh. Vivement admirées par tous ceux qui les voyaient, ces fougères étaient inabordables en raison de leur prix élevé. Le coût du transport depuis leur lointain pays d'origine et les pertes importantes enregistrées au cours de la longue traversée en faisaient la rareté. Cela ne dura guère. Avant même que les plantes du premier voyage du Capitaine Bligh furent chargées sur le navire, un médecin nommé John Lindsay qui avait élu domicile à la Jamaïque, faisait une communication à l'académie de botanique de Londres par laquelle il informait ses confrères qu'il avait trouvé un moyen de propager les fougères bien que personne ne connaisse le processus exact de leur reproduction. La nouvelle de cette découverte se répandit rapidement et, très vite, les serres anglaises furent à même de proposer de nombreuses variétés de fougères tropicales.

Le Docteur Nathaniel Ward, médecin de profession, mais botaniste de vocation, lança la mode des fougères vers 1830. Il en cultivait dans un jardin de rocaille, mais à son grand désespoir, ses plantes mouraient toutes, victimes des émanations toxiques provenant des usines de la ville. Tout en luttant pour sauver quelques-unes de ses chères fougères, Ward étudiait également les papillons. Il avait placé un cocon dans un bocal fermé dans l'espoir d'assister à la sortie de la chrysalide. Six mois plus tard, il remarqua que, si celui-ci était toujours intact, plusieurs plantes avaient poussé dans le peu de terre qui garnissait le fond du bocal et parmi elles, une fougère mâle (*Dryopteris*) qui, à l'inverse des autres spécimens du jardin, paraissait en excellente santé. La conclusion s'imposait : les fougères pouvaient prospérer à Londres si on les mettait à l'abri des fumées nocives. Ward poursuivit ses expériences dans des serres miniatures qu'il baptisa alors armoires à fougères, mais que l'on appelle maintenant en son honneur *armoires de Ward*.



Dryopteris filix (FUCHS, *De Historia Stirpium* [...], 1542, p. 595)



L'armoire à fougères était exactement ce dont avaient besoin les londoniens étouffés par la pollution : un peu de verdure pour égayer leur existence. Les pauvres devaient se contenter de modèles rudimentaires à bon marché, mais les riches ne connaissaient pas de limites à leur fantaisie, et les armoires à fougères se transformèrent chez eux en temples ou en pavillons d'exposition qui reflétaient le goût de l'époque pour une architecture tarabiscotée, mais aussi l'amour des plantes. C'était à qui importerait le plus de nouvelles espèces tropicales pour garnir son armoire, et ceux qui ne pouvaient s'offrir ce luxe se répandaient dans la campagne en si grand nombre que les bois proches des grandes agglomérations furent bientôt dépouillés de leurs fougères indigènes et qu'il fallut aller de plus en plus loin pour en trouver. Ceux qui ne pouvaient aller eux-mêmes les ramasser avaient recours à des «voleurs de fougères».

Pour se faire quelque argent, des gamins pauvres vendaient dans les rues de Londres les plantes qu'ils allaient chercher dans la campagne environnante.

Cette passion, connue à l'époque sous le terme de *Fernmania*, atteignit un point tel qu'il se créa un fructueux commerce de fougères coupées, présentées en sous-verre, qui garnirent bientôt les murs de toutes les maisons. Vaisselle et argenterie en étaient également décorées. Cette folie des fougères ne traversa ni l'Atlantique, ni la Manche. Il était de bon ton aux Etats-Unis, au début des années 1860, d'avoir une armoire à fougères, mais cela ne dégénéra pas en folie comme ce fut le cas en Angleterre.

Si John Lindsay avait découvert une méthode de propagation pratique de la fougère, un amateur, Friedrich Wilhelm Hofmeister, libraire d'origine allemande, découvrit le système complexe de reproduction de ces plantes. A la place des fleurs, des fruits et des graines qui permettent à la plupart des plantes de se propager naturellement, les fougères ont des spores, généralement très peu visibles. Ce sont en fait de minuscules corpuscules reproducteurs qui donnent naissance à une plante différente de la plante mère. Cette plante nouvellement créée est dotée d'organes sexuels capables d'engendrer de nouvelles fougères portant des spores. Ce processus de reproduction en deux phases, de la spore à la plante sexuée puis de la plante à la fougère, fut découvert par Hofmeister.

Malgré la complexité de leur mode de reproduction, les fougères ont pourtant survécu et prospéré en de multiples variétés. Elles sont apparues il y a quelque 350 millions d'années et ont été particulièrement abondantes pendant le carbonifère. Il existe en tout 10.000 espèces de fougères connues dont 7.500 sont tropicales. On les trouve partout sauf dans les régions perpétuellement recouvertes par les glaces. C'est à la Jamaïque que prospère le plus grand choix d'espèces de fougères : plus de 500 dans cette île des Antilles de 11.655 mètres carrés. A titre de comparaison, on peut noter qu'il n'existe dans tous les Etats-Unis que 250 espèces dont 107 dans la seule Floride où se sont peut-être fixées les premières spores apportées des Antilles par le vent.